COMÉDIES

POUR ENFANTS

PAR

la P.sse de L.***

NAPLES
IMPRIMERIE DE JANVIER FABRICATORE
Place Plébiscite à côté de l'Église de la Croix
1866

COMÉDIES

POUR ENFANTS

PAR

la P.sse de L.***



NAPLES
IMPRIMERIE DE JANVIER FABRICATORE
Place Plébiscite à côté de l' Église de la Croix
1866

A MA PETITE FILLE

Sophie

En souvenir du plaisir qu'elle m'à procuré par sa grâce et son intelligence lorsqu'à l'âge de quatre ans, elle a rempli dans les trois petites Comédies que je lui dédie, les deux rôles de Gogo, et celui de Jeannette.

Lorsqu'elle sera plus grande, elle sera peut-être heureuse par ce petit livre, de se rappeler les heures de bonheur qu'elle a données à sa vieille grand'mère.

LA FLÛTE ENCHANTÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

DELPHINE

CLAIRE

GOGO

SOPHIE

LÉON

CHARLES

MONSIEUR DE ***

La scène se passe à Naples.

LA FLÛTE ENCHANTÉE

SCÈNE I.ère

La scène représente un petit Salon; une petite table à gauche, un Piano à droite, une étagère dans le fond.

DELPHINE *ensuite* SOPHIE

Delphine. (assise près de la petite table. Elle travaille à une robe de poupée: la poupée est debout sur la table. A sa poupée) Allons, Mademoiselle, ne vous impatientez pas, votre robe sera bientôt finie: il faut apprendre à modérer ses désirs; voyez moi, si je me plains de ne pas voir ma cousine depuis huit jours; cependant ça me fait bien de la peine.

Sophie. (qui sera entrée, se sera approchée tout doucement s'est arrêtée derrière la chaise de Delphine). Et à moi, donc.

Delphine. Comment, c'est toi Sophie! Comme je suis contente! Mais comment as-tu pu rester si longtemps sans venir.

Sophie. Ne me fais pas de reproches, ma bonne Delphine; maman était un peu souffrante, je n' ai pas osé lui demander la permission de venir te voir, c' eut été trop mal de la quitter pour venir m' amuser ici.

Delphine. Allons tu as raison, et je me tais. Mais j'ai

eu bien du chagrin depuis que je ne t' ai vue, ma pauvre Sophie.

Sophie. Conte-moi donc ça, je me doute cependant qu'il s'agit de ton frère car, ton papa disait l'autre jour au mien qu' il en était très-mécontent et qu' il serait forcé de l' éloigner de la maison pour le corriger.

Delphine. Eh! mon Dieu oui, c' est cela! Nous avons un vieux parent chanoine, qui vit tout seul dans le fond des Pyrénées: c'est là qu'il veut l'envoyer.

Sophie. Pauvre Charles! — Mais qu' a-t-il donc fait encore? La leçon qu' il reçut lorsqu' il cassa la montre de mon oncle en voulant l' ouvrir pour voir ce qu' il y avait dedans ne lui a pas suffi.

Delphine. Point dutout. Tu sais ce beau vase de porcelaine où il y avait de si belles peintures et que papa aimait tant, eh bien, l' autre jour, quand papa n'y était pas, il monte sur une chaise, prend le vase sur la cheminée pour mieux l' examiner; la chaise glisse, il tombe et le vase se brise en mille morceaux.

Sophie. Que me dis-tu là, Delphine! Ah! j' imagine bien tout ce qui s' est passé!

Delphine. Papa était très en colère; il lui a déclaré qu' à la première faute, il irait chez le chanoine. Tu penses quel chagrin ce serait de ne plus le voir.

Sophie. C' est vrai, malgré son étourderie il est si bon, si gai...... sans lui nous ne pourrons plus rire. Mon frère Léon serait desolé.

Delphine. A propos, est-il venu ton frère?

Sophie. Certainement; il est resté avec Charles dans le vestibule; ils vont venir tout-a-l' heure.

Delphine. Nous allons passer une bonne journée: j'appellerai Claire et Gogo. — Mais les voilà.

SCÈNE II.

Les précédentes, CLAIRE *et* GOGO

Claire. Bonjour, ma cousine.

Sophie. Bonjour Claire, bonjour Gogo (Elle les embrasse) Vous serez bien sages et vous jouerez avec nous.

Claire. (à part) Voilà dejà qu' elle fait sa petite maîtresse: vous serez bien sages!..... Comme si je n' étais pas presqu' aussi grande qu' elle.—Ouf!

Gogo. Ouf!

Sophie. Qu' est-ce que vous dites donc là toutes les deux?

Claire. Rien: je veux seulement prendre ma poupée pour qu' elle profitte de tes leçons. (A la poupée) Soyez bien sage, Mademoiselle, écoutez votre petite maman.

Sophie. Allons, Claire, ne fais pas la sotte.

Claire. Pas plus que toi. — Ouf!

Gogo. Ouf!

Claire. Tiens Gogo, assieds-toi là et prends bien soin de cette petite. (Elle la fait asseoir sur une petite chaise et lui met la poupée sur ses genoux)

Delphine. Ah! voilà Charles et Léon.

SCÈNE III.

Les precedentes, CHARLES *et* LÉON

Charles. Bonjour cousine. — Vous nous restez pour toute la journée. Papa est sorti et ne rentrera que ce soir: nous sommes maîtres de la maison, nous allons bien nous amuser.

Sophie. A quel jeu jouerons-nous?

Charles. Nous sommes: un, deux, trois, quatre, et moi six. — Jouons aux soldats. Six! c'est une assez jolie troupe: c'est moi qui commande.

Claire. Aux soldats! oui: c'est amusant aux soldats.

Gogo. Aux soldats, aux soldats.

Charles. (à Gogo) Tu feras un fameux caporal, toi.

Delphine. Non, ce sont des jeux de garçon; jouons plutôt à la dame.

Sophie. Oui, à la dame: les petites seront mes filles.

Claire. Les petites! — Voyez ce géant.

Charles. C'est ennuyeux, je ne veux pas.

Léon. Mais puisque ces demoiselles le désirent.

Charles. Non, je veux m'amuser, moi. — Jouons à Colin-Mayar, puisque vous ne voulez pas des soldats: c'est moi qui attrappe.

Delphine. Nous pourrions nous faire mal en courant ou renverser quelques meubles. Cherchons un jeu plus tranquille.

Charles. Arrangez-vous comme vous voudrez.

Léon. Qu'est-ce que tu dis donc là!

Delphine. Il parait que nous ne pourrons rien faire.

Nous avons le piano; joue quelque chose, Sophie en attendant que ces messieurs se décident.

Sophie. Justement j'ai appris une nouvelle sonate.

Delphine. Joue-la, ceci arrangera tout le monde. (Sophie se met au piano et joue)

Charles. Eh bien, puisque vous voulez faire de la musique, je vais vous accompagner. (Il s'assied, renverse devant lui une chaise comme pour en faire une contre-basse, prend un bâton qu'il fait mouvoir en guise d'archet et fait toutes sortes de contorsions pour donner de l'expression)

Léon. Laisse donc ça; tu vois bien que tu ennuies ces demoiselles.

Delphine. Il n'en fait jamais d'autres.

Sophie. (cesse de jouer et se lève) C'est très désagréable, nous ne pourrons rien faire aujourd'hui.

Charles. Si cet instrument ne vous plait pas, j'en prendrai un autre. (Il s'approche de l'étagère)

Delphine. N'y touche pas.

Claire. N'y touche pas, papa l'a défendu.

Charles. Il ne le saura pas.

Sophie. Qu'est-ce que ça fait, c'est toujours mal. Quand maman me défend de toucher à quelque chose, je me garde bien de le faire.

Charles. Quel mal y-a-t-il?

Delphine. (avec force) Le mal de désobéir. (Elle court vers lui pour le retenir) Tu ne le feras pas.

Claire. (de même) Tu ne le feras pas.

Charles. Ah! je ne le ferai pas! (Il repousse avec force ses soeurs qui le retenaient par le bras et prend la flûte) Tiens!

Delphine. (desolée) Tu ne te corrigeras donc jamais!

Charles. Je veux seulement voir quels sons à cette flûte.

Léon. Qu'est-ce qu'on y a écrit?

Charles. (observe l'inscription et rit) Ah! ah! ah! flûte enchantée! Ce sera drôle.

Sophie. Allons laisse cela, Charles; si tu y déranges quelque chose mon oncle s'apercevra que tu l'as touchée.

Tous. Pose cette flûte, Charles, pose-la.

Charles. Allons donc, vous m'étourdissez: je n'en retire qu'un petit son et la remets à sa place. (Il souffle dans la flûte et se trouve de suite le visage noirci)

Sophie. Dieu!

Delphine. Qu'as-tu fait!

Claire. Te voilà comme un ramoneur. (à Gogo, qui a toujours été auprès d'elle) N'aies pas peur petite.

Léon. Allons, viens vite te débarbouiller.

Charles. Est-ce que je suis noir?

Sophie. Comme un Africain; va vite te débarbouiller. (Charles sort avec Léon)

SCÈNE IV.

DELPHINE, CLAIRE, SOPHIE, GOGO.

Delphine. Pourvu que papa ne s'en aperçoive pas.

Sophie. (regardant la flûte qui a été remise à sa place) J'espère qu'il n'y a rien de gâté.

Delphine. Je n'ose pas la toucher.

Claire. Il faudrait l'essuyer, elle est toute noircie.

Sophie. Non, nous ferions peut-être pis.

Claire. Ce pauvre Charles! il a toujours du malheur.
(Toutes les petites filles reviennent sur le devant de la scène)

Sophie. Tu veux dire qu'il est toujours désobéissant. Tout ce qui lui arrive de mal c'est toujours par sa faute. Maman me dit souvent que les enfants ne sont malheureux que lorsqu'ils désobéissent.

Claire. (à part) La pédante! (haut) Tout de même, pauvre Charles!

Gogo. Pauvre Charles!

SCÈNE V.

Les précédentes, Charles, Léon.

Léon. Quel malheur! nous avons beau faire, ce vilain noir ne veut pas s'en aller.

Delphine. Vous n'avez pas bien frotté.

Charles. Que dis-tu, je me suis presqu'écorché.

Claire. Laisse-moi faire; tu vas voir. (Elle prend son mouchoir et lui frotte la figure)

Sophie. Tu t'y prends mal. (Elle frotte à son tour)

Claire. Eh bien, mettons-lui de la poudre.

Charles. Oui, m'enfariner, comme une friture.

Claire. Si ça ne s'en va pas, tu resteras donc comme ça?

Delphine. Mon Dieu, mon Dieu, que faire! (Elles pleurent toutes)

Charles. Allons, ne pleurnichez pas; si je reste comme ça, je vais en Afrique trouver les négrillons.

Delphine. Que va dire papa?

Léon. (à Delphine) Ne te désole pas: je dirai que c' est moi, qui, par curiosité, ai pris la flûte et que Charles, en me l'enlevant, pour la remettre à sa place, en a fait sortir tout ce noir et s' est trouvé tout barbouillé. Mon oncle ne me dira rien et ne pourra gronder Charles, puisque c' est moi seul qui aurai commis la faute.

Charles. Merci, mon bon cousin, mais ce serait un mensonge et j'ai assez fait de fautes sans en ajouter encore une autre.

Claire. Eh bien, je dirai que c'est moi, qui t'ai persuadé de prendre la flûte; ce ne sera pas tout-à-fait un mensonge, car j'en avais bonne envie.

Charles. Bonne petite!

Sophie. Nous dirons que c'est nous toutes.

Charles. Merci, merci, mes bons amis, je dirai la vérité.

Delphine. Ciel! Voilà papa!

SCÈNE VI.

Les précédents, Monsieur de ***

*M.r de **** (Les enfants se mettent devant Charles en tâchant de le cacher) Eh bien, mes enfants, vous êtes-vous bien amusés?

Delphine. (d'un ton triste) Oui, papa.

*M.r de ****. Cependant je ne vois pas beaucoup de gaîté sur vos physionomies. — Léon, dis moi la vérité; ces petites filles auront voulu vous faire jouer à

leurs jeux et toi et Charles vous vous serez ennuyés.

Léon. Non, mon oncle, mes cousines sont si bonnes et si complaisantes.......

*M.r de***.* (aux petites filles) Mais pourquoi vous tenez vous toutes serrées les unes contre les autres comme si vous aviez peur?

Claire. Non, mon papa; c'est que.....

*M.r de***.* Quoi?

Claire. Mon papa, ne vous fâchez pas.

Sophie. Ne vous fâchez pas, mon oncle.

*M.r de***.* Enfin de quoi s'agit-il?

Charles. (sort du groupe et se précipite aux pieds de M.r de***) Vous le voyez, mon papa.

*M.r de***.* Ah! malheureux!

Charles. Je ne vous demande pas de grâce, la douleur de vous avoir désobéi, est une peine bien au dessus de la punition que vous me donnerez.

*M.r de***.* Tu ne te corrigeras donc jamais! Cette indocilité me rend bien malheureux.

Delphine. Ah! mon papa, ne dites pas cela.

Sophie. Punissez-le, mon oncle, mais ne dites pas qu'il vous rend malheureux. Soyez certain qu' il se corrigera, il vous aime trop pour ne pas le faire: nous toutes vous rêpondons de lui.

Tous. Pardonnez, papa, pardonnez. (Tous se jettent aux pieds de M.r de***)

*M.r de***.* Je ne puis résister à vos prières. Relevez-vous, mes enfants. Je pardonne; mais à la pre-

mière, faute je serai inéxhorable. (Les enfants se lèvent ainsi que M.r de *** qui était assis).

Delphine. Il n' ira pas chez le chanoine?

M.r de ***. Non.

Claire. Il ne restera pas noir?

M.r de ***. Quand au noir c' est différent.

Delphine. Que dites-vous, papa? Comment il resterait comme ça!

Charles. N' importe, pourvu que papa m' aime encore, ça ne me fait rien d'être laid. D' ailleurs ce noir me rappellera ma faute et me fera être sage toute ma vie.

M.r de ***. C' est bien, Charles, je suis content de toi; tu es un bon garçon, au fond. Le noir s' en ira, mais c' est une teinte qui ne peut s'effacer qu'au bout de huit jours, tels efforts que l'on fasse pour la faire disparaître.

Charles. Eh bien, tant mieux tout le monde saura ma faute; mais mon papa et mes bons amis verrent mon repentir.

M.r de ***. Allons, mes enfants, reprenez votre gaîté et ne vous rappelez le petit incident de ce matin que pour vous souvenir que la désobéissance est une tache qui noircit les plus belles qualités.

ETOURDERIE ET BON CŒUR

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

—

LA MARQUISE	
CHARLOTTE JULIE EDOUARD	Enfants de la Marquise
MADELON PIERROT JEANNETTE	petits paysans
FRANÇOIS, jardinier	

La scène se passe à Naples.

ETOURDERIE ET BON CŒUR

SCÈNE I.ère

La scène représente un jardin, on voit deux paquets d'herbe que les petits paysans sont occupés à lier dans de vieux tabliers.

MADELON, PIERROT, JEANNETTE.

Jeannette. (qui se trouve sur le devant de la scène ramasse encore quelques herbes qu'elle mèt dans le paquet sur lequel elle s'assiéra, tandis que Madelon et Pierrot sont occupés à lier le paquet qui se trouve dans le fond de la scène.)

Madelon. J'espère que voilà un bon paquet, avec celui que tu as apporté à la maison nous en aurons bien quelque chose. François le jardinier a été bien bon de nous permettre de venir faire de l'herbe ici.

Pierrot. Ce n'est pas lui, va; c'est Madame qui est bonne.

Madelon. Il est vrai que François est un peu brusque; mais au fond il n'est pas méchant.

Pierrot. Oui, crois-y: sans Madame, comme il maltraiterait le pauvre monde!

Madelon. Allons, ne murmure pas, remercie plutôt

le bon Dieu qui nous donne du pain pour aujourd' hui.

Pierrot. Je pourrais bien couper encore un peu d'herbe dans ce fouilli, près de ce poirier.

Madelon. Non, ne va pas de ce côté: je sais que Madame la Marquise a expressément défendu qu'on s'approchât de cet arbre.

Pierrot. Quel mal y a-t-il? nous ne toucherons pas au fruit; il n'y en a déjà pas tant.

Madelon. C' est vrai; il n' y a que trois poires, tout-de-même, mais Madame ne veut pas qu'on y touche: c'est une espèce rare, ça vient d'Angleterre.

Pierrot. Eh bien, allons-nous en.

Madelon. Tiens! Jeannette aussi a fait son paquet.

Jeannette. (a Madelon) J'ai faim.

Madelon. Tu vas avoir du pain; je t' en achéterai tout de suite (à part) Pauvre petite! Elle n' a pas déjeuné. Et ma pauvre mère qui n' a pas mangé depuis hier!

Pierrot. (qui s'était approché un moment de la cantonade, revient vers ses soeurs) Madelon, Madelon! Le petit monsieur et les petites demoiselles du château, qui viennent de ce côté.

SCÈNE II.

Les précédents, EDOUARD, CHARLOTTE, JULIE

(Les petits paysans restent dans le fond de la scène, et ne sont pas vus par les enfants du château).

Charlotte. Arrêtons-nous ici pour goûter: le veux-tu Edouard ?

Edouard. Certainement. Qu' as-tu apporté dans ton panier, Julie?

Julie. Des gâteaux, du pain, des fruits.

Edouard. Sorts tes provisions. (En se retournant pour choisir une place pour s' asseoir, il aperçoit les petits paysans).Mais qui sont ces enfants?

Charlotte. C' est Madelon, Jeannette et Pierrot, les enfants de Marguerite la pauvre veuve.

Edouard. (d'un ton important) Que faites-vous là petits gamins? Vous venez ici pour dévaster notre jardin, sans doute.

Madelon. Non, mon bon petit Monsieur (Jeannette se serre près de sa soeur et s' accroche à son tablier) Mademoiselle Charlotte nous connait bien.

Charlotte. (à Edouard) Ne leur parle donc pas si durement; tu vois bien que tu leur fais peur.

Edouard. Il faut cependant faire voir qu' on est le maître.

Julie. Le maitre, toi! (elle rit) Ah! ah! ah! il est le maître!

*Edouard.*Certainement, quand mon papa n'y est pas, c' est moi qui surveille. (Charlotte et Julie, rient) Enfin que faisiez-vous ici?

Madelon. Nous faisions de l'herbe.

Edouard. Pour votre vache?

Madelon. Hélas! nous n'en avons pas.

Edouard. Pour qui donc?

Madelon. Pour la vendre quelque sous et acheter du pain.

Jannette. Du pain, j' ai faim.

Charlotte. Tu vois comme ils sont pauvres et tu les maltraites!

Edouard. (confus) Je ne savais pas . . . . . (à Pierrot l'attirant vers l'autre côté de la scène).

Julie. (qui s'est approchée de Jeannette) Pauvre petite! Tiens prends ce gâteau, Jeannette.

Jeannette. (elle fait la révérence) Merci. (elle mange avec avidité)

Edouard. (qui a cherché dans ses poches en retire 2 sous et les donne à Pierrot) Tiens, mon garçon, je suis bien fâché de n'avoir que ces deux sous.

Charlotte. (à Julie) Et à Madelon, tu ne donnes rien?

Julie. Eh bien, voici encore un gâteau pour toi, Madelon.

Madelon. Merci mamzelle.

Edouard. (à Pierrot) Viens me trouver au château; nous jouerons ensemble. Je tâcherai de bien prendre mes leçons pour que Maman me donne de l'argent. (Après avoir dit cela, tandis que les petites filles parlent ensemble, il cherche un petit bâton qu'il met ensuite entre les mains de Pierrot).

Charlotte. (à Madelon) Eh bien, tu ne manges pas?

Madelon. Je le garde pour ma mère.

Charlotte. Pour ta mère! . . . . (à Julie) Vois comme elles sont malheureuses et quelle bonne fille que cette Madelon. Serais-tu bien fâchée, si je leur donnais tout notre goûter?

Julie. Que dis-tu, j'allais te le proposer.

Edouard. (à Pierrot) Sais-tu faire l'exercice?

Pierrot. Dame! oui.

Charlotte. Edouard sera un peu fâché, il est si gourmand!

Edouard. (commande l'exercice à Pierrot) Marche ! Un, deux, trois. . . . . . Tiens donc mieux ton fusil. (Tandis que les petites filles parlent ensemble, il enseigne le portez arme à Pierrot).

Charles. (à Madelon) Tiens, Madelon, emporte tout notre gôuter.

Madelon. Oh! Mamzelle Charlotte . . . . .

Julie. Prends, nous sommes plus contentes de te le donner que si nous le mangions.

Charlotte. Va bien vite chez ta mère.

Madelon. Que vous êtes bonnes mes chéres demoiselles! (Elle s'approche du paquet d'herbe, les petites filles la suivent).

Edouard. (à Pierrot, lui frappant sur l'épaule) Ça va, ça va, tu feras un beau grenadier Pierrot.

Julie. (appelant Edouard) Viens donc ici, Edouard, au lieu de jouer; tu aideras ces enfants à charger leurs paquets.

Edouard. Me voilà. (il aide Madelon à charger son paquet sur sa tête, les petites filles aident Pierrot) Est-ce bien lourd?

Madelon. Pas trop, nous sommes habitués.

Julie. Tiens, Jeannette, porte le panier, toi.

Madelon. Votre servante Monsieur et mes demoiselles. (Elle fait la révérence)

Edouard. Adieu, adieu.

SCÈNE III.

EDOUARD, CHARLOTTE, JULIE.

Edouard. A nous maintenant: où est le panier?

Charlotte. Comment! tu penses encore au goûter?

Edouard. Si j'y pense?.... Quelle demande.

Jules. Tu n'a donc pas vu que nous l'avons donné à ces pauvres enfants?

Edouard. Sans ma permission!..... C'est ennuyant ça:—je me meurs de faim.

Charlotte. Ces pauvres enfants avaient bien plus besoin de manger que toi.

Edouard. Tout cela est bon à dire; mais moi, je voulais goûter.—Ces bons gâteaux!... On ne m'en donnera pas d'autres à la maison. — C'est embêtant!

Charlotte. Allons, ne te fâche pas, nous avons fait une bonne action.

Edouard. C'est qu'il n'y a pas un fruit à prendre ici, pour nous dédommager. (Il regarde le poirier) Je ne sais pas pourquoi Maman tient tant à conserver les trois poires qui sont sur ce poirier: elles sont si mûres qu'un de ces jours elles tomberont d'elles-mêmes.

Jules. Comme elles sont belles! C'est papa qui a greffé l'arbre d'une greffe qui lui est venue d'Angleterre.

Charlotte. Voilà pourquoi Maman y tient.

Edouard. Je voudrais bien les voir de près; je vais monter sur cette chaise. (Il prend une chaise de jardin)

Jules. Non, non, si l'on te voyait. (Elle veut le retenir)

Edouard. Laisse-moi donc. (Il monte sur la chaise)

Charlotte. Ne les touche pas au moins.

Edouard. (soulève une poire dans sa main et l'approche de son nez) Quelle odeur!.... Elle ne tient à rien.

Madelon. (en ce moment traverse le théâtre et voit Edouard prendre la poire) Ah ! si Madame les voyait. (Elle s'enfuit)

Charlotte. Allons descends.

Jules. Descends.

Edouard. Ma foi, je n'ai pas la force de m'en séparer elle est trop belle ! (Il cueille la poire et saute à terre)

Charlotte.
Jules. } Qu'as tu fait !

Edouard. Allons ne criez point: on ne saura pas que c'est moi, il en reste deux; c'est bien assez pour la science.

Jules. Comme elle est belle ! Regarde, Charlotte.

Charlotte. Et quelle peau fine !

Edouard. Ça donne envie d'y mordre : allons, un coup de dent à l'Angleterre.

Charlotte. Comment, sans la peler ! Fi !

Edouard. Elle est excellente !... C'est un goût particulier !

Charlotte. Laisse-moi la voir. (Edouard lui approche la poire, elle y mord)

Edouard. Comment, sans la peler ! Fi ! Fi donc, Mamzelle Charlotte !

Jules. Et moi ? et moi. (Elle attire vers elle la main d'Edouard et mord dans la poire)

Edouard. Comme elles y vont ! Si je les laissais faire, elles ne m'en laisseraient pas.

Charlotte. Il la mangera toute ! (Elle lui arrache la poire et y donne encore un petit coup de dent.)

Julie. A moi, à moi. (Même jeu.) C'est mon tour. (Edouard mange le dernier morceau).

Charlotte. Dieu! j'entends la voix du jardinier.

Julie. Sauvons-nous bien vite: s'il nous trouvait ici, nous serions perdus. (Charlotte et Julie se sauvent en courant).

Edouard. Comme ces petites filles sont peureuses! (Il entend la voix du jardinier qui s'approche et se met à courir plus que ses sœurs).

SCÈNE IV.

La Marquise, François.

La Marquise. Es-tu bien sûr, François qu'on ait tout préparé pour mon départ?

François. Certainement, Madame la Marquise: les quatre chevaux à la berline; petit Jean en postillon: Madame arrivera en deux heures.

La Marquise. Quel bonheur de revoir mon mari après une absence d'un an! Il trouvera les enfants grandis: ils n'ont pas fait beaucoup de progrès dans leurs études: Edouard est si étourdi! il dérange ses sœurs.

François. Mais il est si bon, Madame peut bien lui pardonner un peu d'étourderie: c'est son âge qui le pousse.

La Marquise. C'est vrai, j'espère qu'avec le temps il se corrigera. Le Marquis trouvera le jardin bien embelli.

François. J'y ai mis tous mes soins, Madame la Marquise.—Et ce poirier greffé par Monsieur, d'une

greffe qui lui a été envoyée par la société agronomique de Londres, comme je l'ai dorloté!

La Marquise. Savez-vous, François que c'est une merveille: produire du fruit la première année.

François. C'est vrai, Madame la Marquise, et quel fruit! Trois poires que l'on pourrait servir sur la table de l'Empereur! Regardez-les, Madame: quelle mine ça vous a!

La Marquise. Elles sont vraiment admirables. — Mais je n'en vois que deux, où est la troisième?

François. Parbleu! sur l'arbre: Madame n'a pas bien regardé. (Il regarde le poirier).

La Marquise. Je n'en vois que deux.

François. Une, deux. . . . . une, deux. — La troisième! Où est la troisième?—On nous l'a volée, Madame, on nous l'a volée!

La Marquise. Est-ce que mes enfants sont entrés au jardin?

François. Je ne crois pas, je ne les ai pas vus.

La Marquise. Mais qui donc est venu ce matin?

François. (se frappant le front). Ah! malheureux François! Traitre de François! Tenez Madame, battez-moi; chassez-moi: c'est moi qui suis cause. J'ai eu la bêtise de laisser entrer les enfants de Marguerite pour faire de l'herbe: ce sont eux qui nous ont volés.

La Marquise. Que dis-tu là, ce n'est pas possible, ce sont des enfants honnêtes.

François. Oui, honnêtes: belle honnêteté pour voler les fruits!

La Marquise. J'ai peine à croire que ce soient eux.

François. Eux seuls, sont entrés ici. Il faut les chasser du village: d'ailleurs on ne sait pas comment ils vivent: les mendians sont toujours de mauvaise race.

La Marquise. Ne parle de tes soupçons à personne: sans plus de certitude, je ne veux pas qu'on accuse ces pauvres gens.

François. Plus de certitude! . . . Madame est bonne! Voilà la certitude: Si vrai qu' ils sont venus ici que voilà la serpe qu'ils ont oubliée. (Il ramasse la serpe).

SCÈNE V.

Les précédents, MADELON.

Madelon. (sans voir la Marquise et François, elle a l'air de chercher quelque chose). Mon Dieu, je ne la trouve pas. Je l'ai pourtant bien laissée ici.

François. (aperçoit Madelon) Ah! la voilà la petite voleuse!

La Marquise. (à François) Tais-toi et laisse-moi l'interroger. (François donne des signes d' impatience). Que viens-tu faire ici Madelon?

Madelon. (fait la révérence). Ah! bien pardon, Madame la Marquise, je ne vous avais pas vue. Je cherche ma serpe que j'ai certainement oubliée ici.

La Marquise. Tu es donc venue ici?

Madelon. Oui, Madame pour faire de l' herbe; M.r François me l'à permis.

François. C'est vrai, je le lui ai permis; mais je ne lui ai pas permis de voler les fruits du jardin.

Madelon. Que dit-il, Madame? Moi, voleuse!

La Marquise. Madelon, dis la vérité: si tu es sincère, je te pardonne.

François. Pardonner! Voilà comme est Madame. Comme ça, nous serons pillés, volés par tous les vagabonds du pays.

La Marquise. Tais-toi donc. — Madelon, ma fille; dis-moi si c'est toi, qui as pris la poire qui manque ici.

Madelon. Moi, Madame! . . . . . Oh! non. . . . .

La Marquise. Mais ton frère?

Madelon. Pauvre agneau, il ne l'aurait pas fait pour tout au monde!

François. Allons donc, Madame, ne croyez pas cette pleurnicheuse. (à Madelon) Cette serpe oubliée ici t'accuse: sais-tu, petite, qu'avec cette preuve Madame peut te faire chasser du village toi et les tiens.

Madelon. (à part) Mon Dieu, que faire! — Je ne puis les accuser ils m'ont fait trop de bien.

François. Ah! ça te dégrise cette menace.

La Marquise. Tu es embarassée . . . Tu hésites . . . Dis la vérité: si ce n'est pas toi, tu sais peut-être qui est le coupable.

Madelon. Je ne puis accuser personne. (Elle pleure) Je ne sais rien. Dieu aura pitié de mon innocence.

François. Eh bien va t'en, innocence. Madame verra ce qu'elle a à faire.

Madelon. Mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre mère! (à part) Et je ne puis parler! (Elle sort).

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, FRANÇOIS.

François. Et Madame n'est pas encore persuadée. Elle a vu l'embarras de cette petite quand je l'ai menacée. — Elle ne savait que répondre. Il faut que Madame donne un exemple.

La Marquise. J'y penserai. — J'entends mes enfants; ne leur dis rien et va voir si l'on attelle. (François sort).

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *ensuite* EDOUARD, CHARLOTTE, JULIE.

La Marquise. Je ne puis croire cette enfant coupable; mais qui a pu entrer ici! Je serais trop contrariée de devoir soupçonner mon fils. Ce serait plus que de l'étourderie.

Charlotte. } (courant près de leur mère et l'entourant de leurs bras)
Julie. } Maman; ma petite maman.

Charlotte. Comme nous sommes contentes de revoir bientôt papa.

Julie. Et d'aller à sa rencontre: quel joli voyage!

Edouard. Partirons-nous bientôt?

La Marquise. Tout-à l'heure, mes enfants.

Charlotte. Mais qu'avez-vous, Maman, est-ce que vous n' êtes pas contente d' aller au devant de papa?

La Marquise. Que dis-tu ma fille! Je me fais une joie d'avancer le moment de le revoir en allant à sa rencontre.—Mais je suis contrariée: vous savez avec quel soin, j'ai conservé les fruits qu'a portés ce petit poirier greffé par votre père; et combien je tenais à lui montrer le produit de son œuvre! (Les enfants donnent des signes de confusion). Eh bien, il y avait trois poires: il en manque une. . . . . Qui a pu la prendre? — Qu'en dis-tu, Edouard?

Edouard. (embarassé) Elle sera tombée . . . Peut-être que les rats l'on mangée. . . . .

Julie. (à part) Les rats! . . . c'est nous les rats.

La Marquise. Tombée! C'est impossible; il n'a pas fait de vent, ces jours-ci.

Edouard. Elle était si mûre!

La Marquise. (à part) C'est lui. (haut) Comment sais-tu qu'elle était mûre?

Edouard. Dame! Il me semblait . . . Elle était luisante. . . . . toute jaune.

La Marquise. Non, elle n'est pas tombée; tu te trompes. Les enfants de Margherite sont entrés ici, ils ont même oublié leur serpe que Madelon est venue reprendre. (Elle regarde fixément Edouard). Ce sont eux, certainement. (Edouard passe à droite du côté de Julie pour éviter les regards de sa mère).

Charlotte. Ah! maman non, ce n'est pas possible.

Julie. Pauvres enfants! Ne le croyez pas, maman.

La Marquise. Si ce sont eux, ils seront punis sévèrement. Je ne ferai grâce à personne, je n'en ferais pas même à vous, si vous aviez été capables d'une telle faute, ce que je crois impossible. Ainsi ne vous attristez pas et ne pensons plus qu'au bonheur de voir votre père. (à part) Je veux voir jusqu'où ira sa duplicité.

Edouard. Mais ces enfants, Maman. . . . Ne croyez pas que ce soient eux. Ne les punissez pas.

La Marquise. Laissez-moi faire : il faut un exemple. Si ce sont eux, je les ferai chasser du village.

Iulie. Ah! Maman, non, ne le faites pas . . . (Edouard la tire par la robe pour l'empêcher de parler).

La Marquise. Certainement, je ne le ferai pas sans preuves.—Je rentre au château, lorsque la voiture sera prête je vous ferai appeler. (Elle sort).

SCÈNE VIII.

EDOUARD, CHARLOTTE, JULIE.

Charlotte. Eh bien, laisserons-nous accuser ces pauvres enfants; les laisserons-nous chasser du village?

Julie. Il faut tout dire à Maman.

Edouard. Va; est-ce que tu crois que Maman sera si méchante pour eux?

Charlotte. Quand même elle ne le serait pas, faut-il laisser accuser ces pauvres petits d'une faute qu'ils n'ont pas commise!

Julie. C'est moi qui dirai la vérité à Maman.

Edouard. Je la lui dirai bien aussi; mais pas aujourd'hui. Elle ne nous mènerait pas à la rencontre de papa. Je le dirai plutôt à papa, qui, pour sa bonne arrivée, demandera ma grâce.

Julie. C'est toujours bien mal.

Charlotte. (qui s'est tournée, aperçoit la petite paysanne). Voilà précisément Madelon avec son frère et sa petite sœur: ils sont tout en larmes.

SCÈNE IX.

Les précédentes, MADELON, PIERROT, JANNETTE.

Madelon. (à Charlotte) Mamzelle, mamzelle, ayez pitié de nous. Le jardinier est venu chez ma mère: il dit que Madame veut nous faire chasser du village.

Jeannette. (pleurant) Méchant jardinier.

Julie. Ne vous affligez pas, Maman ne vous fera pas chasser.

Charlotte. C'est François qui dit ça.

Madelon. Mais je ne suis pas coupable; je sais bien qui a pris cette malheureuse poire, car j'ai vu M.r Edouard monté sur la chaise qui la cueillait. Quand Madame et François m'ont menacée, je n'ai pas voulu parler: vous aviez été trop bons pour moi, tous les trois. On croit que c'est moi parce que François a trouvé ma serpe justement là (Elle indique à terre du côté du poirier.)

Edouard. Comment tu le savais et tu ne t'es pas défendue! Ah! tu m'apprends mon devoir: courons chez ma mère.

SCÈNE X.

Les précédentes, LA MARQUISE, FRANÇOIS.

La Marquise. Qu'avez-vous mes enfants? Vous me semblez émus.

Edouard. (se jette aux pieds de sa mère) Ah! Maman, pardonnez-moi je vous ai désobéie, j'ai laissé calomnier ces pauvres enfants et ce sont eux qui, maintenant, m'apprennent mon devoir; Madelon savait que c'était moi, qui avais commis la faute: elle n'a pas voulu m'accuser pour ne pas m'exposer à votre courroux.

La Marquise. Ah! que vous êtes coupable, mon fils! votre faute est sans excuse et me donne bien du chagrin.—Vous ne viendrez pas avec moi au devant de votre père: il saura tout.

Charlotte. Ah! Maman, pardonnez-lui.

Julie. Maman, ma petite Maman; si vous ne pardonnez pas nous n'irons pas nous-mêmes à la rencontre de papa, ça ferait trop de chagrin à ce pauvre Edouard.

La Marquise. Entendez-vous, Edouard: pour ne pas vous causer de peine vos sœurs veulent se priver d'un plaisir. Et vous, vous n'avez pas craint de plonger toute une famille dans l'affliction, de la

déshonorer!—Oh! mon fils! Dois-je attribuer cela à un manque de cœur?

Madelon. Non, Madame, il a été bon pour nous: il a donné de l'argent à mon frère, il lui a dit de venir le trouver au château.—Ah! je serais trop malheureuse si vous ne lui pardonniez pas, car je me croirais presque cause de son chagrin.

Charlotte. Maman, pardonnez: vous ne pouvez pas être sévère dans un si beau jour, un jour qui réunit toute votre famille.

La Marquise. Eh bien, je pardonne.

Tous. Oh! bonheur!

La Marquise. Mais c'est pour Madelon que je le fais. (a Madelon) Viens, ma fille, viens m'embrasser; tu feras maintenant partie de ma famille pour donner à mes enfants l'exemple de tes vertus.

UNE FÊTE DE VILLAGE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

MADAME DE LUSSAN

CAMILLE, ESTELLE, ANAÏS, GOGO, AUGUSTE — ses enfants

GRAND PAPA

LÉON, Ami d'Auguste

PAYSANS, PAYSANNES, DAMES ET MESSIEURS

La scène se passe au Château du Coudray.

Le premier acte se passe dans un salon. — Le second acte dans le parc.

UNE FÊTE DE VILLAGE

ACTE PREMIER

La scène se passe dans un salon: porte au fond, deux portes latérales; un fauteuil à gauche, sur lequel est assise M.me de Lussan tenant un livre à la main. A droite, une petite table sur laquelle seront divers ouvrages; près de laquelle sont assises Camille et Estelle, qui travaillent.

SCÈNE I.ère

M.me DE LUSSAN, CAMILLE, ESTELLE

Camille. Maman, quand descendrons-nous dans le parc pour voir la fête?

M.e de Lussan. Plus tard, ma petite Camille: vous vous fatigueriez en y allant sitôt.

Camille. On dit qu'il y a déjà du monde: la fête d'aujourd'hui, sera encore plus belle que celle de l'année passée.

Estelle. Savez-vous Maman que depuis que vous avez permis qu'elle se célèbrât dans le parc il y vient toujours beaucoup plus de monde.—Ce soir quand les paysans se seront en allés, entrera-t-on au salon?

Camille. Que dis-tu, Estelle, Maman l'a toujours permis.

M.e de Lussan. C'est vrai. Il ne reste que nos voisins et quelques unes de nos connaissances: je profite de cette occasion pour leur faire une politesse.

Camille. Comme nous allons nous amuser!

Estelle. Je danserai toute la soirée.

Camille. Et après diné aussi avec les paysans.

Estelle. Nous verrons d'abord les boutiques.

M.e de Lussan. J'espère que vous êtes contentes?... Bon Papa a été bien généreux, il vous a payé une bonne fête.

Estelle. C'est vrai, Maman; moi et Camille nous nous consultions pour décider ce que nous ferions de l'argent qu'il nous a donné.

M.e de Lussan. Vingt francs chacune! Il y a de quoi acheter de bien jolies choses.

Camille. Certainement: on nous a dit que la place devant le château était déjà encombrée de Marchands.

Estelle. Il y a de très jolis joujoux, sans compter les boutiques de pâtisserie.

Camille. A celles-là il ne faut pas penser; Bon Papa nous a donné cet argent à condition que nous n'achetterions pas de gourmandises.

M.e de Lussan. Il a tres-bien fait: la fête au lieu de vous procurer un plaisir, vous eut probablement procuré une indigestion.

Camille. (à sa sœur) Je suis sûre qu'Auguste a déjà dépensé tout son argent.

Estelle. Il n'aura acheté que des bêtises: il est si prodigue!

Camille. Maman a mal fait de le laisser sortir de si bonne heure. Bon Papa sera fâché s'il dépense mal son argent.

Estelle. Bon Papa veut voir tout ce que nous aurons acheté: s'il n'est pas content du choix d'Auguste il ne lui donnera plus rien et ne lui permettra pas de venir au salon ce soir.

Camille. Pour moi, je choisirai une chose utile qui puisse nous amuser tous: un jeu, par exemple, où nous puissions tous jouer. Et toi, Estelle?

Estelle. Moi! Une belle poupée: nous lui ferons un joli trousseau: ça nous amusera bien. Je ne sais pas ce que prendra Anaïs.

Camille. Je crois une boîte à ouvrage. Mais comment n'est-elle pas ici?

Estelle. Maman, où est donc Anaïs?

Me de Lussan. Elle a été à la ferme avec la bonne pour prendre Gogo, qui a voulu rester hier soir chez sa nourrice. Je pense qu'elles vont bientôt revenir.

Camille. Il me semble que je les entends.

Estelle. Oui, ce sont elles. (Camille et Estelle se lèvent, vont au devant d'Anaïs, l'entourent pour voir ce qu'elle porte dans son panier. Gogo, s'approche de Me de Lussan.)

SCÈNE II.

Les précédentes, Anaïs, Gogo.

Gogo. (embrasse M.e de Lussan) Bonjour Maman. Bonjour mes soeurs.

M.e de Lussan. Comme te voilà fleurie, ma petite Gogo! Quelle jolie guirlande de bluets! qui te l'a donnée?

Gogo. Naïs.

Anaïs. Est-ce que ça ne lui va pas bien?—J'ai aussi apporté des fleurs pour mes sœurs; elles les mettront quand nous descendrons pour la fète. — Mais que de monde déjà! et que de belles boutiques!

Camille. Tu es bien heureuse d' avoir déjà vu tout cela, toi.

Anaïs. Je n' ai fait que passer: ma bonne n' a pas voulu s' arrêter un instant. (à part à ses sœurs) J' ai cependant vu une boite à ouvrage délicieuse: je la prendrai décidément.

Camille. Ma petite Maman, est-ce que nous ne pourrions pas descendre un peu à présent?

M.e de Lussan. Eh bien, allons voir d'abord votre bon Papa, nous descendrons ensuite.

Camille.
Anaïs. } Nous vous suivons Maman.

Estelle. Je viendrai après: je veux seulement ranger mon ouvrage.

SCÈNE III.

ESTELLE *seule.*

(Elle s'approche de la table auprès de laquelle elle travaillait)

Voilà mon dé.... mes ciseaux.... ma broderie.... (Elle met le tout dans une boite à ouvrage qu'elle ferme à clef) Maman nous recommande toujours d'avoir de l'ordre; elle a bien raison. Anaïs qui n'en a pas dutout perd toujours quelque chose. Par exemple, voilà son panier à ouvrage qu'elle a laissé ici depuis hier soir avec toutes ses affaires éparpillées. Je ne le lui rangerai pas, tampis pour elle, si elle perd quelque chose. Si Auguste entre ici, il finira de bouleverser tout cela.—Le voilà, justement: je me sauve.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, LÉON.

Auguste. Il faut convenir que j'ai du malheur. (Il gette son chapeau sur la table avec humeur) Perdre quatre parties de suite au jeu de quilles!

Léon. Aussi pourquoi vas-tu jouer avec ceux qui sont plus forts que toi?

Auguste. Plus forts que moi!.... Je ne manque ni d'adresse ni de coup d'œil: ils me le disent tous.

Léon. C'est pour jouer avec toi et te gâgner: tu les crois par vanité et ils te prennent ton argent.

Auguste. Ils m'ont dévalisé! (Il se gette sur une des chaises qui sont près de la table).

Léon. Mais aussi, comment vas-tu jouer une discrétion.

Auguste. Il est certain que jamais discrétion, ne fut plus indiscrète. Ils se sont tous mis autour de la boutique du confiseur et ne l' ont quittée que lorsqu' il n' y avait plus rien à dévorer. Il est vrai que les petits gamins du village les ont bien aidés. — « C' est M.r Auguste qui régale ! C' est M.r Auguste . . . il y en aura pour tout le monde ». Et je les voyais s' arracher le pain d' épice et le Nougat.

Léon. Aussi c' est ta faute; tu veux toujours faire le grand Seigneur: tu prends des airs de protection comme M.r le préfet quand il fait sa tournée: tu promets à l'un, tu souris à l' autre; tu te dandines. . . On profite de ta vanité pour prendre ton argent.

Auguste. (il se lève) Je me rends populaire : comme ceux qui veulent être députés. Tu ne comprends pas ça toi; mais ça viendra, ça viendra.—Comme ils ont crié: « Vive M.r Auguste! Vive M.r Auguste! » cela m' a donné un peu d' émotion.

Léon. En attendant, ils ont vidé tes poches.

Auguste. C' est vrai, le Napoléon de Bon Papa y a passé.

Léon. (qui s' est approché de la porte du fond). Il me semble que je les entends encore , je vais leur dire de s' en aller. (Il sort).

SCÈNE V.

AUGUSTE *seul.* (Se promenant de long en large).

Comment ferai-je si je n'achette rien pour faire voir à Bon Papa? . . . Je serai puni et n'irai pas à la fête après dîné, qui est le plus beau moment. . . Au lieu de cela, on m'enfermera dans ma chambre. (Il s'assied). C'est ennuyant ça!—Aussi pourquoi mettre des conditions à ce cadeau, il valait autant ne rien donner. Ces grands parents ont quelquefois des idées bien singulières! (Il prend le panier d'Anaïs.) Mes sœurs seront bien contentes de me voir puni: elles m'accusent toujours. (Il ouvre le panier). C'est le panier d'Anaïs. (Il fouille dans le panier). Elle y a laissé ses 20 francs . . . . Comme elle est négligente! . . . (Il prend le Napoléon entre ses doigts). Et dire que pour une misère pareille, un pauvre garçon, comme moi, va être grondé, mis aux arrêts . . . . car Bon Papa est d'un militaire! . . . . Je ne puis pas lui en demander un autre; ce serait un bruit. . . . et un sermon! . . . Dieu sait! Si Anaïs perdait ce petit jaunet, ce serait bien différent, Bon Papa lui en donnerait bien vite un autre: c'est sa chérie.—Comme il la gâte!... Dieu! Comme il la gâte!—Cela me donnerait presqu'envie. . . . Non ce serait mal. . . Je le lui dirais après la fête. . . Elle est si bonne qu'elle me pardonnerait; d'ailleurs elle n'y perdrait rien, Bon papa est là pour le

remplacer. Ah! tentation! tentation! (Il aperçoit Gogo qui est entrée). Gogo! (Il met vite le Napoléon dans sa poche, pose le panier et se lève).

SCÈNE VI.

AUGUSTE, GOGO.

Auguste. (troublé) Qu'est-ce que tu viens faire ici petite?

Gogo. Ma poupée.

Auguste. (prend la poupée et la lui donne). La voilà ta poupée.—Tiens, petite Gogo, prends ces bonbons et ne dis pas à Anaïs que j' ai touché à son panier. Si tu le dis je te ferai mettre en pénitence. Prends bien garde, entends-tu, en pénitence. (Il sort.)
(Gogo tient sa poupée sur ses genoux et mange les bonbons).

SCÈNE VII.

GOGO *et* ANAÏS (qui arrive en courant).

Anaïs. (elle va droit à la table). Comme mes sœurs sont pressées; elles ne voulaient pas me donner le temps de venir prendre mon argent. (apercevant Gogo). Comment tu es ici petite!—Qu' est-ce que tu manges là?

Gogo. Des bonbons.

Anaïs. Qui te les a donnés?

Gogo. Auguste.

Anaïs. Ah! Auguste a été ici! (Elle cherche dans le panier, elle en ôte tout ce qu' il contient). Je ne trouve rien...

comment ça se fait-il? Je suis cependant bien sûre d'avoir mis ici mes 20 francs. (à Gogo) Est-ce que tu as touché ce panier Gogo?

Gogo. Non.

Anaïs. Et qui donc, parle?

Gogo. Auguste me battrait.

Anaïs. Auguste! Est-ce qu'il a touché ce panier?

Gogo. (se pince les lèvres avec les deux mains pour ne pas parler.)

Anaïs. C'est donc lui qui a pris mes vingt francs? Parle donc Gogo.

Gogo. (même geste).

Anaïs. C'est lui, c'est sûr. Il aura menacé cette petite. . . . Mais c'est trop fort! Je vais le dire à Maman. . . . Eh, non. Il serait grondé; privé de voir la fête. Ça le rendrait trop malheureux. Je pourrais demander d'autre argent à Bon Papa... mais il voudra savoir pourquoi et si je lui dis la vérité, ça lui fera trop de chagrin. Pourquoi ne lui dirais-je pas que j'ai perdu ces malheureux 20 francs? Oh! non, ma négligence lui fait tant de peine, à ce cher Bon Papa! Il voudrait que sa petite Anaïs fût parfaite et ça n'est pas possible. Je ne veux pas l'affliger aujord'hui. Allons, je me tairai pour ne pas attrister cette belle journée et tâcherai de trouver un prétexte pour ne rien acheter. (à Gogo) Viens petite. (Elles sortent).

Fin du 1.er Acte.

ACTE II.

La scène se passe dans le Parc.

SCÈNE I.ère

CAMILLE, ESTELLE, ANAÏS, *et une* PAUVRE FEMME *qui viendra demander l'aumône.*

(Les petites filles entrent par la gauche; Anaïs la dernière: elles ne sont pas tout-à-fait au milieu de la scène lorsque Madelaine, la pauvre femme, les arrête.)

Estelle. As-tu vu, Camille, comme tous les petits garçons du village courent après Auguste?

Camille. Je le crois bien, ma bonne m'a dit qu'il les avait joliment régalés, ce matin.

Anaïs. (à part) C'est donc pour ça qu'il m'a volée.

Estelle. Eh! comment fera-t-il a présent?

Camille. Ça le regarde; ne pensons pas à lui, et tandis que Maman cause avec nos voisins, allons un peu de ce côté que nous n'avons pas encore visité.

Estelle. Allons. Je vois tout justement ma bonne qui nous attend. Il faut bien tout voir avant de nous décider à quelque chose. Viens-tu Anaïs? (Elles se dirigent à droite)

La pauvre femme. (S'avance du fond de la scène et se trouve au milieu entre les trois sœurs, qui se sont arrêtées et reviennent un peu sur le devant de la scène. Elle s'adresse à Camille qui est la dernière) Ma bonne demoiselle ayez pitié de moi, donnez-moi quelque chose pour mes pauvres enfants qui n'ont pas de pain depuis hier.

Anaïs. Ah! c'est Madelaine! (Elle s'approche de Madelaine)
Estelle. Elle est bien malheureuse.
Camille. Pourquoi ne lui donnerions-nous pas quelque chose. Bon Papa en nous donnant de l'argent, ne nous a pas défendu de faire l'aumône.
Estelle. Au contraire, c'est toujours lui, qui nous y engage.
Camille. Il ne nous a défendu que d'acheter des bonbons, des croquignoles.....
Anaïs. Des croquignoles! Comme je les aime!
Camille. Et du nougat.
Estelle. Ce qui est encore pis, car moi je l'adore!
Camille. Allons pas de regret: nous sommes trop gourmandes.
Estelle. Voyez qui parle! Elle qui est toujours près de l'armoire aux confitures.
Camille. Ce n'est pas vrai, Mademoiselle: ma bonne vous en donne toujours bien plus qu'à moi.
Estelle. Allons ne te fâche pas et décidons quelque chose pour Madelaine.
Camille. Eh bien donnons lui chacune cinq francs, ce qui nous reste suffira bien pour faire nos petites emplettes.
Estelle. Tu as raison, d'autant plus que ce sera de l'argent bien employé car je la connais; elle est du village: elle a perdu son mari qui était un très-bon travailleur.
Anaïs. Qui lui a laissé cinq enfants à nourrir.
Camille. J'ai justement une monnaie de 10 francs: je

paierai pour toi, Estelle, tu me le rendras après. (A la pauvre femme) Tiens bonne mère, va bien vite faire une bonne soupe à tes enfants.

Madelaine. Merci ma bonne demoiselle, merci.

Estelle. (à Anaïs) A toi Anaïs: nous changerons tes 20 francs.

Anaïs. (à part) Dieu! j' avais oublié que je n' ai plus rien.

Estelle. Eh bien?

Anaïs. Ecoutez: je veux bien lui donner, mais pas aujourd' hui.

Camille. Comment! pas aujourd'hui, quand c'est convenu?

Anaïs. Elle n'y perdra rien je vous assure. (à Madelaine) va ma bonne femme, dans quelques jours je viendrai te trouver.

Madelaine. Dieu vous bénisse mes chères demoiselles. (Elle sort).

Camille. Ah! par exemple, voilà qui est très mal.

Estelle. C'est qu' elle veut acheter quelque chose de plus beau que nous.

Camille. Pour nous faire honte.

Estelle. C' est de l' orgueil.

Camille. C'est mauvais cœur.

Anaïs. Vous vous trompez car je n' achetterai rien.

Estelle. Que dit-elle?

Camille. C' est pour rire: elle a déjà regardé dans une boutique une belle boîte à ouvrage; elle en a demandé le prix: c' était juste 20 francs.

Estelle. Fi! que c'est laid, Mademoiselle, de vouloir tromper ainsi ses sœurs!

Anaïs. Dites tout ce que vous voudrez mais je n'achetterai rien.

Camille. Voilà qu'elle devient avare, à présent.

Estelle. Pour se faire un mérite auprès de Bon Papa qui aime l'économie.

Anaïs. (à part) Auguste! Auguste! que de chagrins pour toi!

Camille. Va, laisse la tranquille et pensons à nous amuser. Avare, avare! (Elle s'achemine vers les boutiques).

Estelle. (de même prenant le bras de Camille) J'ai vu une poupée délicieuse.

Camille. As-tu remarqué ce beau jeu de loto avec des vignettes?

Estelle. Je ne l'ai pas vu.

Camille. Eh bien viens; Puisqu' Anaïs ne veut rien, laissons la toute seule.

SCÈNE II.

ANAÏS *ensuite* M.e DE LUSSAN *avec* GOGO.

Anaïs. Elles ne se doutent pas de tout ce que je souffre; mais si je parle Auguste sera trop malheureux. Il est si content! Je l'entendais rire de si bon cœur avec ses amis; ça me faisait bien plaisir: cependant j'avais bien envie de pleurer.

M.e de Lussan. (qui est entrée avec Gogo qui court tout de suite auprès d'Anaïs et l'embrasse) Ah! te voilà Anaïs! où sont donc tes sœurs?

Anaïs. Elles ont été faire leurs emplettes.

M.e de Lussan. Et toi, est-ce que tu n'y vas pas?

Anaïs. Vraiment je ne voudrais rien acheter.

M.e de Lussan. Pourquoi donc?

Anaïs. Je ne sais. . . . j'aime mieux conserver mon argent pour une autre occasion.

M.e de Lussan. Ce n'est pas possible, tu ferais de la peine à ton grand père. Il veut voir tout ce que vous aurez choisi pour connaître vos goûts, pour s'amuser à critiquer ou louer votre choix.

Anaïs. Mais enfin, Maman, si je ne trouve rien à mon goût, faut-il que j'achette quelque chose qui me déplaise?

M.e de Lussan. Je ne conçois pas ce caprice: il y a de fort jolies choses et ce matin, encore, je t'en ai entendu admirer plusieurs. Tu auras eu quelque contrariété que j'ignore.

Anaïs. Non mamam, je vous assure: c'est peut-être un caprice, comme vous disiez tout à l'heure; mais je ne veux rien acheter.

M.e de Lussan. Et moi je ne souffrirai pas que tu donnes ce déplaisir à ton Grand père. Va ma petite Anaïs, va rejoindre tes sœurs et rapporte-moi une belle chose.

Anaïs. (d'un ton suppliant) Ma petite Maman!

M.e de Lussan. Allons obéis. (Anaïs sort).

SCÈNE III.

M.e DE LUSSAN *seule.*

Je ne conçois pas cette petite ordinairement si bonne, si docile et si heureuse, ce matin, de pouvoir faire quelque chose d'agréable à son grand père qu'elle adore. Elle faisait mille projets, voulant que son choix pût servir à l'amusement de ses sœurs et de leurs petites amies. . . . C' était une joie; un bonheur! . . . Ce ne peut être un caprice; elle n'en a jamais. Aurait-elle mal employé son argent et n'oserait-elle le dire? . . . Je ne voudrais pas qu'elle l'eût perdu, car elle est un peu négligente. . . . mais non, je suis certaine qu'elle va apporter quelque chose. Je serais trop fâchée de la trouver en défaut; mais les voici qui reviennent.

SCÈNE IV.

M.e DE LUSSAN, CAMILLE, ESTELLE, GOGO.

Estelle. Maman, Maman, voyez quelle belle poupée!

M.e de Lussan. Elle est fort jolie. Et toi Camille?

Camille. Un loto avec des figures et ùn beau damier: je les ai laissés à ma bonne.

Gogo. Et moi?

Camille. Nous t'apportons un Polichinel. Voyez maman comme il ouvre la bouche!

M.e de Lussan. C'est très-bien mes enfants.

Gogo. (à Camille). Donne, donne. (Estelle s'approche de Gogo elles jouent toutes les deux avec le Polichinel).

M.e de Lussan. Et qu'avez-vous fait d'Anaïs ?

Camille. Elle est restée avec ma bonne.

M.e de Lussan. A-t-elle fait son emplette?

Camille. Elle ne veut rien : elle est très-maussade.

M.e de Lussan. Je n'en reviens pas. Aurait-elle mal employé son argent?

Camille. Mal employé ! — Elle vent le garder ; voilà tout.

M.e de Lussan. Que me dis-tu là.

Camille. Si bien que tout-à-l'heure, nous ne voulions pas le dire, car vous nous dites toujours qu'il ne faut pas se vanter du bien que l'on fait; eh! bién, tout-à-l'heure, la pauvre Madelaine est venue nous demander quelque chose pour ses enfants qui n'avaient pas de pain : moi et Estelle, nous lui avons donné dix francs. Eh bien, Anaïs n'a rien voulu lui donner.

M.e de Lussan. Ce n'est pas possible!

Estelle. (qui s'est rapprochée de sa mère) C'est la vérité, maman.

M.e de Lussan. Je n'y comprends rien: elle si généreuse! Allez la chercher.

Camille. }
Estelle. } (voient Anaïs, qui entre) Nous n'irons pas loin: la voici, Maman.

SCÈNE V.

Les précédentes, Anaïs.

M.e de Lussan. Eh bien, Anaïs, m'as-tu obéi?

Anaïs. Pardonnez-moi, Maman; en vérité, je ne trouve rien qui soit à mon goût.

M.e de Lussan. Voilà une obstination bien extraordinaire! Je crains que ce ne soit un mensonge: tu auras perdu ton argent par ta négligence.

Anaïs. (à part) Que faire?.... Ce ne sera pas tout-à fait un mensonge!

M.e de Lussan. Eh bien?

Anaïs. Oui, Maman, jè l'ai perdu, (avec intention) par ma négligence.

M.e de Lussan. Tu es donc incorrigible! Je ne devrais pas pardonner cette derniére faute; la négligence chez les femmes est un très-mauvais défaut, le désordre le suit toujours et dans le désordre, point de bonheur domestique.—Les qualités du cœur ne suffisent pas même à le rendre supportable.

Gogo. (s'approche d'Anaïs) Méchant, méchant Auguste.

Anaïs. (la tire par la main) Tais-toi. (Elle va s'asseoir avec elle sur un banc qui est sur le second plan).

Camille. (qui a entendu ce qu'à dit Gogo, s'approche de M.e de Lussan). Ce ne sera peut être pas sa faute, Maman.

Estelle. Peut-être qu'elle peut se justifier.

M.e de Lussan. Elle l'aurait fait, si elle avait de bonnes raisons à donner.

Estelle. (à part) Pauvre Anaïs!

Camille. Maman, avez-vous entendu Gogo? peut-être qu' Auguste pourrait vous expliquer la chose. (On entend dans la coulisse Auguste qui dit: Portez arme! Présentez arme!)

Estelle. Le voilà, justement. (Camille et Estelle s'approchent d'Anaïs et forment un groupe).

SCÈNE VI.

Les précédentes, AUGUSTE, *ensuite* LÉON.

Auguste. Voyez, maman, quelle belle tenue militaire!

M.e de Lussan. Tu as fait là un très-bon choix, mon fils.

Auguste. Regardez ma dague, mon chako et mon fusil. Et quel fusil!... (Tandis que M.e de Lussan examine l'équipage militaire d'Auguste, Camille et Estelle se sont approchées de Gogo et l'ont prise à part)

Camille. C'est donc Auguste qui a pris l'argent d'Anaïs?

Gogo. (avec colère) Oui, oui.

Camille.
Estelle. } Courons tout dire à Bon Papa. (Elles sortent)

Auguste. J'ai de plus un tambour que j'ai donné à Léon. (à la cantonade) Avancez, tambour; battez la charge.

Léon. (entre en battant le tambour; Auguste marche d'un pas guerrier en accompagnant le tambour avec la voix). Plan, plan.

M.e de Lussan. Assez, assez; par exemple, voilà un achat que je n'approuve pas.

Auguste. Que dites-vous, Maman! Grand papa sera enchanté: un ancien militaire! ça lui réjouira le cœur!

M.e de Lussan. (à Anaïs) Tu vois, Anaïs, comme ton frère s'est empressé de suivre les désirs de votre grand-père!

Auguste. (à part) Dieu, Anaïs!

M.e de Lussan. Tandis que toi, par ta faute, tu n'auras rien à lui présenter.

Gogo. Méchant, méchant Auguste. (Elle s'approche de M.e de Lussan).

Auguste. (s'approche d'Anaïs, tandis que M.e de Lussan s'occupe de Gogo). Est-ce que-tu n'as rien demandé à Bon Papa?

Anaïs. Je savais que c'était toi; je n'ai pas voulu t'accuser, pour ne pas lui faire du chagrin.

Auguste. Eh bien, moi, je dirai tout.

Anaïs. Non, non garde-t-en bien: Maman me pardonnera, tandis que toi. . . .

M.e de Lussan. Que dites-vous donc là tous deux?

Anaïs. Rien, Maman.

Auguste. (s'avance) Maman, détrompez-vous: quoiqu'il puisse m'arriver, je dirai la vérité. (Anaïs veut le retenir, il la repousse). Laise-moi donc parler. C'est moi, Maman, qui ai pris les 20 francs d'Anaïs, qui étaient dans son panier à ouvrage.

Gogo. Oui, Maman.

M.e de Lussan. Ah! que c'est mal!

Auguste. Je comptais qu'elle se les ferait rendre par Bon Papa.

M.e de Lussan. (à Anaïs) Ah! ma pauvre Anaïs, tu le savais et tu ne t'es pas défendue! Je suis bien fâchée de t'avoir grondée ; mais aussi, pourquoi laisser traîner ton panier?

Anaïs. J'ai mal fait, Maman, vous voyez qu'Auguste n'a pas si tort.

M.e de Lussan. Que dis-tu; mille fois davantage! Il n'a pas-craint de te mettre dans la position de t'accuser toi-même; mais il savait bien que tu te sacrifierais pour lui. (à Auguste) Ah! mon fils, je veux croire que vous n'avez pas compris la gravité de votre fâute. Non seulement vous exposiez votre sœur a être punie; mais vous mettiez tous les domestiques dans la position d'êtres soupçonnés.

Auguste. Je l'aurais dit après la fète: c'était seulement pour n'être pas privé du plaisir de cette journée.

M.e de Lussan. Cela vous rend encore plus coupable, car c'est toujours pour ne pas se priver d'un plaisir que commencent les mauvaises actions. Je connais trop votre cœur pour attribuer celle-ci à des inclinations coupables: vous ètes bon, généreux; mais l'impétuosité de vos désirs, peut souvent vous entraîner à franchir les limites du bien. Réfléchissez à tout le mal que la faute, que vous àvez commise, pouvait produire et vous trouverez, juste, la punition que je vais vous imposer.

Auguste. Je la subirai avec joie, ma bonne Mère ;

puisque j'ai fait le mal, j' aime bien mieux qu' il retombe sur moi que sur ma sœur et les braves gens qui sont chez nous.

Gogo. (qui s'est éloignée revient en courant). Bon Papa, Bon Papa.

M.e de Lussan. Comment! il vient! (Elle va au devant du Bon Papa; qui est roulé sur le devant de la scène dans un fauteuil; entouré de ses petits enfants et de plusieurs domestiques).

SCÈNE VI.

Les précédentes, BON PAPA.

M.e de Lussan. Comme je suis contente que vous soyez venu mon père, la fête va nous sembler à tous mille fois plus belle.

Tous les Enfants. C' est vrai, c' est vrai, vive bon papa! vive bon papa!

Bon Papa. Assez, assez enfants. Je suis accouru, c' est-à-dire, on m' a fait accourir, pour mettre ici le bon ordre. (Il regarde Auguste). Par exemple, je vois là un soldat qui ne connait pas son devoir: (à Auguste) la main au chako, conscrit, et salué votre général. (Auguste se plante et salue) Il se plante fort bien!

M.e de Lussan. Vous le gâtez, mon père, si vous saviez! . . .

Bon Papa. Je sais tout et je viens faire justice.

Tous les Enfants. Bon Papa, Grâce, Grâce.

Bon Papa. Silence vous autres. Je devrais l'envoyer

aux arrêts et le faire passer par un conseil de guerre; mais vu les circonstances atténuantes, je me contenterai de le désarmer. Posez vos armes conscrit.

Auguste. J'obéis (Il ôte ses armes). Mais soyez certain ; Bon Papa, que quand j'en porterai de véritables, je mourrai plutôt que de me les faire arracher.

Bon Papa. C'est bien, cela veut dire que tu ne commettras jamais d'actions qui te rendent indigne de les porter.

Auguste. Je le jure sur vos mains glorieuses. Je ne démentirai jamais le sang qui coule dans mes veines.

Bon Papa. (essuie une lerme). Reprends tes armes, mon fils et viens m'embrasser. (Auguste se jette dans les bras de son Grand-père).

Tous les Enfants. Vive Bon Papa! vive Bon Papa!

Camille. Bon Papa, nous voudrions vous donner un souvenir de Naples, ce beau pays que vous aimez tant. Allons mon frère et mes sœurs, une tarantelle. (Ils se mettent tous à danser la tarantelle après que le fauteuil du Bon Papa a été rangé sur un des côtés de la scène).

FIN.

